

HOMÉLIE 4

1. C'est encore le sujet de la confession qui retient notre texte. En effet, l'ecclésiaste, en racontant ce qui chez lui fait reconnaître la vanité des choses de cette vie, passe pour ainsi dire tout en revue. Et maintenant, il aborde comme objet d'une accusation plus grave celles de ses actions qui lui font dénoncer la passion de l'orgueil. Y a-t-il autant matière à fatuité dans les biens qu'il a dénombrés – maison somptueuse, abondance de vignes, l'agrément des potagers et, pour les eaux, leur collecte dans les bassins et leur répartition dans les jardins – que lorsqu'un homme se considère le maître de ses congénères ? «J'ai acquis, dit-il, des esclaves et des servantes, et j'ai eu des serviteurs nés chez moi.» Vois-tu l'énormité de la forfanterie ? Une telle parole s'élève ouvertement contre Dieu. Car nous avons entendu dire par la prophétie que toutes choses sont les esclaves du pouvoir qui est au-dessus de tout. Or, l'homme qui fait de la «possession» de Dieu sa propre possession et qui s'attribue domination sur sa race, au point de se croire le maître d'hommes aussi bien que de femmes, que fait-il d'autre que transgresser la nature par son orgueil, lui qui se regarde comme différent de ceux qu'il commande ?

«J'ai acquis des esclaves et des servantes.» Que veux-tu dire ? Tu condamnes à l'esclavage l'homme dont la nature est libre et autonome, et tu légifères en t'opposant à Dieu, en renversant la loi qu'il a établie pour la nature. En effet, celui qui est né pour être maître de la terre, celui qui a été placé pour commander par le Créateur, tu le soumets au joug de l'esclavage, en transgressant et en combattant pour ainsi dire l'ordre divin. Tu as oublié les limites de ton pouvoir, tu as oublié que le commandement t'a été imparti dans les limites de l'autorité sur les êtres sans raison. «Qu'ils commandent, dit l'Écriture, aux volatiles, aux poissons, aux quadrupèdes et aux reptiles.» Comment, outrepassant ton droit à l'asservissement, t'élèves-tu contre la nature libre elle-même, en comptant au nombre des quadrupèdes et des animaux sans pattes celui qui est de la même race que toi ? «Tu as tout soumis à l'homme,» proclame la parole de la prophétie, et par cette parole il met dans le nombre les êtres qui sont en notre pouvoir, «troupeaux, boeufs et bétail.» Des hommes seraient-ils nés de tes troupeaux ? Tes vaches auraient-elles enfanté la race humaine ? Les êtres sans raison sont seuls soumis aux hommes. Est-ce trop peu pour toi ? «Il fait croître, est-il dit, de l'herbe pour les troupeaux et de la verdure pour ce qui est soumis aux hommes.» Mais toi, tu as déchiré la nature (humaine) par l'esclavage et la domination, tu l'as faite esclave d'elle-même et dominatrice d'elle-même. «J'ai acquis des esclaves et des servantes.» À quel prix, dis-moi ? Qu'as-tu trouvé, parmi les êtres, de même prix que la nature (humaine) ? À quelle somme as-tu évalué la raison ? Combien de pièces de monnaie as-tu payé en échange de l'image de Dieu ? Contre combien de statères as-tu échangé la nature façonnée par Dieu ? «Dieu dit : Faisons l'homme à notre image et ressemblance.» Celui qui est à la ressemblance de Dieu, qui commande à toute la terre et qui a reçu de Dieu en héritage le pouvoir sur tout ce qui est sur la terre, qui peut le vendre, dis-moi, qui peut l'acheter ? À Dieu seul appartient ce pouvoir : bien plus, pas même à Dieu lui-même ! Car «il ne se repent pas de ses dons,» est-il dit. Dieu ne saurait asservir la nature, lui qui volontairement nous a rappelés à la liberté, nous qui avons été asservis au péché.

Mais si Dieu n'asservit pas ce qui est libre, qui peut établir au-dessus de Dieu sa propre domination ? Et comment sera aussi vendu celui qui commande toute la terre et tout ce qui est sur la terre ? Car il est de toute nécessité que le bien de celui qui est vendu soit cédé en même temps que lui. À combien estimerons-nous donc toute la terre ? et combien tout ce qui est sur la terre ? Et si c'est inestimable, à quel prix estimes-tu, dis-moi, celui qui est au-dessus ? Dirais-tu «le monde entier», que tu ne trouverais même pas là le prix qui convient. Car celui qui sait estimer la nature humaine à son juste prix a dit que le monde entier n'est pas digne d'être échangé contre l'âme d'un homme. Chaque fois qu'un homme est à acheter, ce n'est pas moins que le maître de la terre qui est conduit au marché. Donc ce qui sera vendu à la criée en même temps que cet homme, c'est évidemment aussi la création existante. Et la création, ce sont la terre, les îles, la mer, et tout ce qu'elles contiennent. Que paiera donc l'acheteur ? Que recevra le vendeur, si c'est une telle possession qui accompagne la transaction ? Mais le petit livret, l'engagement écrit et le paiement en espèces t'ont-ils convaincu avec leur tromperie que tu étais maître de l'image de Dieu ? Ô folie ! Et si le contrat se perdait, si les lettres étaient mangées par les vers, si une goutte d'eau en tombant les effaçait, où seraient les gages de ton droit à asservir ? où les moyens de ta domination ?

Car je ne vois rien que tu aies en plus par rapport à ton sujet – tu le nommes ainsi – que le nom. En effet, qu'est-ce que le pouvoir a ajouté à ta nature ? ni temps, ni beauté, ni bonne santé, ni les avantages que donne la venue. Tu nais des mêmes êtres humains, ta vie se déroule de la même manière, les passions de l'âme et du corps vous dominent autant, toi, le maître, et celui

qui est soumis au joug de ta domination : douleurs et satisfactions, joies et inquiétudes, chagrins et plaisirs, colères et craintes, maladies et morts. Y aurait-il en cela une différence entre l'esclave et le maître ? N'aspirent-ils pas le même air avec leur respiration ? Ne voient-ils pas pareillement le soleil ? Ne conservent-ils pas semblablement leur nature à l'aide de la nourriture ? Leurs entrailles ne sont-elles pas disposées de la même façon ? Ne sont-ils pas tous deux une même poussière après la mort ? N'y a-t-il pas un même jugement, n'ont-ils pas un royaume commun et une commune géhenne ? Toi donc qui as en tout un sort égal, en quoi as-tu davantage, dis-moi, pour te croire, toi, un homme, souverain sur un homme et pour dire : «J'ai acquis des esclaves et des servantes,» comme on acquiert quelque troupeau de chèvres ou de cochons ? En effet, après avoir dit : «J'ai acquis des esclaves et des servantes», il a ajouté l'abondance en troupeaux de brebis et de boeufs qui était devenue la sienne. «J'ai fait acquisition, dit-il, de brebis et de boeufs en quantité,» comme si animaux et esclaves étaient soumis à rang égal à son pouvoir.

2. Ensuite, outre cela, l'aveu passe aux péchés plus graves. Contre lui-même, il dénonce bien haut «la racine de tous les maux, qui est l'amour de l'argent.» Et il le dit ainsi, à la lettre : «J'ai amassé pour moi de l'argent et de l'or.» Pourquoi a-t-il été source de tourment, l'or mêlé à la terre et répandu dans les lieux où le Créateur l'avait placé depuis le commencement ? Le Créateur a-t-il fait que la terre te doive plus que les récoltes ? Ne t'a-t-il pas attribué seulement les fruits et les semences pour nourriture ? Pourquoi franchis-tu les limites de ton pouvoir ? Ou bien prouve que cela aussi t'a été concédé par le Créateur et que tu peux donc extraire du sol, creuser, fondre au feu le minerai, amasser ces biens que tu n'as pas répandus. Ou bien peut-être personne ne considérera-t-il même comme répréhensible le fait d'amasser ainsi pour soi les richesses tirés des mines de la terre. Mais puisque le texte ajoute «les possessions abondantes des rois et des provinces», l'idée d'amasser n'a plus de rapport avec l'innocence. En effet, comme il était permis à la puissance royale d'amasser l'abondance des richesses venues des provinces, et bien évidemment de lever des impôts, d'exiger des dîmes, de contraindre les sujets à apporter de l'argent, il dit avoir amassé ainsi l'or et l'argent . Mais qu'il en soit ainsi ou autrement, je voudrais bien savoir ce qu'aura de plus celui qui amasse de tels biens matériels.

Qu'on prenne pour hypothèse, non que les biens de ceux qui aiment les richesses se comptent en mines, en drachmes ou en talents, mais que tout soit soudain chargé en or pour eux – tout, la terre, le sable, les montagnes, les plaines, les vallons boisés, supposons que tout ait été soudainement changé en cette matière. En fait de bonheur, qu'y gagnera leur vie ? Si notre homme voit en toutes choses ce qu'il voit maintenant dans le peu qu'il possède, quel bien de l'âme, quel bienfait pour son corps aura-t-il par une telle surabondance ? Et quel espoir y aura-t-il donc que celui qui vit dans une telle masse d'or devienne avisé, intelligent, contemplatif, savant, ami de Dieu, sage, pur, impassible, intact et intègre de tout ce qui entraîne au mal ? ou s'il ne devient rien de cela, peut-on espérer qu'il soit vigoureux de corps, agréable à voir, et qu'il prolonge sa vie jusqu'à des centaines d'années, qu'il ne connaisse ni la vieillesse, ni la maladie ni la douleur, mais tous ces biens que l'on recherche dans la vie charnelle ? Mais personne n'est si vain ni si peu attentif à la nature commune qu'il puisse penser que cela peut arriver aux hommes, quand bien même les richesses matérielles couleraient en abondance et à volonté pour tous. Car même aujourd'hui, on peut voir qu'un grand nombre d'hommes supérieurs par la surabondance de leurs biens vivent dans un corps pitoyable au point que si leurs serviteurs ne les assistaient pas, ils ne se suffiraient pas pour vivre. Si donc la surabondance d'or, pour revenir à l'hypothèse que nous avons prise pour notre raisonnement, n'a fait entrevoir de gain ni pour le corps ni pour l'âme, il est encore plus normal que ce que l'on trouve dans une petite quantité d'or s'avère inutile pour ceux qui la possèdent !

Oui, quel gain pour son propriétaire avec cette matière, si elle n'a d'effet ni sur son goût, ni sur son odorat, ni sur son ouïe, si, au toucher, elle est de la même valeur que tout objet ? Et que l'on ne m'oppose pas la nourriture ou le vêtement obtenus en échange d'or. En effet, celui qui a échangé son pain ou son manteau contre de l'or a troqué ce qui est avantageux en échange de ce qui est inutile et s'il vit, c'est parce qu'il a pris le pain pour nourriture, et non l'or. Mais celui qui a amassé pour lui cette matière grâce à de tels échanges, en quoi a-t-il profité de ses richesses, quel conseil en tire-t-il, quel enseignement pour sa situation, quel pronostic pour l'avenir, quelle consolation pour les souffrances physiques ? il a acquis, il a compté, il a mis en réserve, il a marqué de son sceau, il a dit non lorsqu'il était sollicité, il s'est parjuré même, lorsque sa loyauté a été mise en doute. Voici sa béatitude, voici la limite de son empressement, voici sa jouissance, voici où s'arrête son bonheur : se procurer de la matière par faux serment ! Mais l'aspect de l'or, dit-il, est d'une belle couleur. N'est-il pas le plus belle couleur que le feu même ? N'est-il pas plus magnifique que les astres ? N'est-il pas plus brillant que les rayons du soleil ? Qui t'interdit la jouissance de ces éléments. pour qu'il te faille avoir recours la belle couleur de l'or pour procurer

tes regards des spectacles agréables ? – Mais le feu s'éteint, dit-il, le soleil se couche et le charme de sa clarté ne dure pas. – Et quelle différence dans l'obscurité entre l'or et le plomb, dis-moi ? – Mais, dit-il, ni le feu ni les astres ne pourraient nous donner les parures, les bracelets, les broches, les ceintures, les colliers, les couronnes et autres objets semblables; c'est l'or qui produit ces objets et tout autre ornement. Il a poussé son zèle au comble de la vanité, le plaidoyer de la matière.

Car voici ce que je pourrais leur dire : que recherche-t-il, celui qui fleurit ses cheveux avec de l'or, attache des pendeloques à ses oreilles, se met sur la peau des bijoux qu'il porte autour de son cou ou sur une autre partie du corps ? Il exhibe de l'or partout où il a pu en répandre sur lui, mais il ne se transforme nullement lui-même en l'éclat de l'or. Car si l'on regarde celui qui porte de l'or, on voit, d'un côté, l'or comme celui qui s'étale dans les boutiques et, de l'autre côté, l'homme qui porte cet or, tel qu'il est naturellement. L'or a beau être bien travaillé et ciselé, il a beau tenir serties en lui-même des pierres précieuses vertes ou à l'éclat de feu, la nature ne reçoit pas mieux la perception de ce qu'on lui a ajouté; et que quelque mutilation marque les visages, ou qu'il y manque l'un des dons de la nature – un oeil borgne ou une joue hideusement creusée par une cicatrice –, la laideur demeure dans ce qui apparaît, elle n'est pas du tout laissée dans l'ombre par l'éclat de l'or. Et en cas de douleur physique, celui qui souffre ne trouve aucune consolation dans la matière.

3. Pourquoi donc se préoccuper de ce qui n'apporte rien d'utile pour la beauté, la bonne santé du corps ou la consolation des souffrances ? Et dans quelles dispositions sont ceux qui ont consumé leur coeur pour la matière, chaque fois qu'ils prennent conscience de ce qu'il en est d'un tel bien ? De quel avantage se glorifient-ils ? Si on leur demandait s'ils acceptent d'échanger leur nature contre cette matière et de devenir eux-mêmes ce qu'ils ont honoré en se comportant ainsi, choisiraient-ils la transformation ? Et d'hommes qu'ils étaient, ils transformeraient leur nature en or, ils n'apparaîtraient plus comme raisonnables, intelligents, doués des sens utiles pour l'existence, mais ils seraient jaunes, lourds, muets, sans âme et sans sensibilité, comme est la nature de l'or ? Je ne crois pas que même ceux qui dans leur désir se sont grandement consumés pour cette matière feraient ce choix. Si donc pour les hommes sensés, c'est une forme de malédiction de prendre les caractéristiques de la matière inanimée, quelle est cette folie irrationnelle de posséder ce dont la vanité est le terme, folie telle que ceux qui se sont jetés avec rage sur les richesses osent commettre pour ce motif meurtres et actes de piraterie ? et non seulement ces crimes mais aussi l'idée perverse des prêts à intérêts que sans erreur on pourrait légitimement appeler une autre forme de piraterie et de meurtre. Quelle différence en effet entre se procurer en cachette par effraction les biens d'autrui et après avoir tué le premier venu se rendre maître de ses biens, et d'autre part, acquérir des biens auxquels on n'a pas droit, en utilisant la contrainte qu'imposent les intérêts, les rejets ? Ô mauvaise appellation ! «rejeton» devient un nom pour piraterie ! Ô amères épousailles ! Ô pernicieuse union ! que la nature ne connaît pas, mais que la maladie de ceux qui aiment les richesses a inventée dans les êtres inanimés ! Ô douloureux enfantements ! d'où naît un tel rejeton ! Seuls les êtres animés se distinguent par la différence entre mâle et femelle. Dieu leur dit après les avoir façonnés : «Croissez et multipliez-vous !» de sorte que par ce qui naît de l'un et de l'autre, l'espèce vivante croit en masse. Mais le rejeton de l'or, de quelles épousailles surgit-il ? De quelle grossesse est-il le fruit ?

Je connais l'enfantement d'un tel rejeton, l'ayant appris du prophète : «Voici, dit-il, il a enfanté l'injustice, il a embrassé la souffrance et il a enfanté l'illégalité.» Voilà le rejeton qu'a enfanté la cupidité, que met au monde l'iniquité et dont la haine des hommes accouche. L'homme qui cache toujours sa prospérité et se porte garant par serment qu'il n'a pas de biens, lorsqu'il voit un homme pris à la gorge, se montre alors avec sa bourse pleine, il enfante alors le rejeton funeste de l'amour du gain, il fait espérer à celui qui est dans le malheur le prêt à intérêt, là où il nourrit le malheur comme un homme qui voudrait éteindre la flamme avec de l'huile. Car il ne soigne pas le dommage par le prêt, mais il l'augmente. Et, comme au temps de la sécheresse, les champs produisent d'eux-mêmes des ronces, de même au temps du malheur de ceux qui sont dans la gêne pullulent les rejets des hommes cupides. Puis le riche tend sa main avec l'argent, comme la ligne du pêcheur l'hameçon caché par un appât; l'infortuné ouvre grande la bouche à l'abondance qui se présente et vomit à cause du tiraillement de l'hameçon tout ce qu'il avait caché dans ses réserves. Tels sont les bienfaits des prêts à intérêts.

Enlève-t-on de force ses ressources à quelqu'un, les lui vole-t-on en cachette, on est appelé violent, pillard, et d'autres noms semblables; mais celui qui pratique publiquement l'injustice dans des contrats, qui produit un témoignage de sa dureté, celui qui fait prévaloir l'illégalité par des conventions, celui-là est proclamé publiquement philanthrope, bienfaiteur,

sauveur, il reçoit tous les noms élogieux. Et le gain résultant d'une escroquerie est appelé vol, mais celui qui dépouille son débiteur par une telle contrainte atténuée sa dureté en la couvrant du nom de philanthropie. Voilà le nom qu'on donne aux peines infligées aux malheureux. «J'ai amassé pour moi l'argent et l'or.» Mais celui qui enseigne sagement la vie a fait entrer aussi cela dans la liste de ses aveux; de la sorte les hommes, apprenant de celui qui condamne par expérience que c'est l'une des choses condamnées pour son inconvenance, se garderont de l'atteinte du mal avant d'en faire eux-mêmes l'expérience, tout comme il est possible de parcourir sans dommage les lieux infestés de pirates et de bêtes sauvages si les premiers à avoir couru le danger vous en ont à l'avance informé.

4. Le divin Apôtre définit bien la passion de l'amour de l'argent en affirmant qu'elle est la racine de tous les maux.» En effet, si en quelque partie un liquide suppure, décomposé et purulent, et qu'à cet endroit survienne une inflammation, il est de toute nécessité qu'on perce l'abcès pour le faire régresser et l'éliminer, une fois que le pus a rongé la surface; de la même façon, chez ceux en qui la maladie de l'amour de l'argent a fait irruption, cette passion a le plus souvent abouti au désordre. C'est pourquoi le texte ajoute à la surabondance de l'or et de l'argent ce qui accompagne logiquement le mal déjà en place, la laideur. «J'ai fait, dit-il, de chanteurs et de chanteuses les délices des banquets, échansons, hommes et femmes.» Le souvenir de ces noms suffit à dénoncer la passion à laquelle la maladie des richesses a frayé la voie ! Quel goût inconvenant! Avec quelle abondance se précipite le flot des plaisirs, inondant les âmes en passant par l'ouïe et la vue comme en deux torrents, afin que le mal soit à la fois regardé et entendu ! Le chant abat l'ouïe, le spectacle combat la vue. Ici la voix féminine, par l'harmonie langoureuse des chants, introduit avec elle les passions jusqu'au coeur, là le spectacle, comme une machine de guerre, tombe sous les yeux de celui que les chants ont déjà alanguiné et abat son âme.

Et le stratège de cette bataille rangée, c'est le vin, comme un archer funeste qui frappe l'homme de deux traits en dirigeant droit sur l'ouïe et la vue les pointes du plaisir. Le trait lancé contre l'ouïe, c'est le chant, et contre la vue, c'est ce que l'on voit. Le nom d' «échansons» n'est pas un simple nom. c'est bien de leur fonction qu'ils tirent leur dénomination. Ainsi lorsque le vin pur est versé sans compter aux convives et que, pour un tel office sert une jeunesse parée pour être belle, qu'il s'agisse de jeunes garçons, femmes par leur parure, ou de vraies femmes qui fréquentent les banquets et répandent la flamme inconvenante par les touts portés, à quoi mènent naturellement, de telles occupations ? Car celui qui fait du plaisir le but de tout ce qui existe et qui néglige l'utile pour le superflu; il faut taire sa façon d'apprêter celles qui entonnent le chant et la robe dont il drape les femmes qui versent le vin, et ne pas s'enliser dans le discours en décrivant de tels spectacles, afin d'éviter que, dans l'accusation elle-même, l'évocation ne ravive les blessures de ceux qui sont le plus sujets à cette passion. Voilà la raison de l'or et le but de l'argent : préparer ces appâts de la volupté.

5. C'est pourquoi sans doute la passion du plaisir est appelée «serpent» par l'Écriture : c'est sa nature, si sa tête s'insinue à la jointure des pierres d'un mur, de s'avancer ensuite tout entier en rampant. Que veux-je dire par là ? Leur nature fait aux hommes nécessité d'une habitation, mais, par ce besoin, le plaisir, s'insinuant à la jointure de l'âme, a détourné le besoin en une dépense sans mesure d'ornements et a transformé notre préoccupation. Ensuite, la bête, le plaisir, rampe vers les vignes, les bassins, les jardins et les embellissements des potagers. Après quoi il atteint au comble de l'orgueil, se love dans sa fatuité en s'arrogeant le commandement de ses semblables. En plus, il entraîne dans son mouvement ce qui va avec l'amour de l'argent, suivi nécessairement de l'intempérance, qui forme la partie extrême et la queue de cette bête qu'est le plaisir. Mais de même qu'il n'est pas possible d'attraper le serpent par la queue, car l'écaille naturellement rugueuse résiste, à rebours, si ceux qui essaient de le saisir, de même il n'est pas possible de commencer par la fin pour faire sortir de l'âme le reptile du plaisir, si on n'a pas fermé dès l'abord la voie d'accès au mal. C'est pourquoi le guide de la vertu ordonne de «guetter la tête du serpent», nommant tête le commencement du mal : si on ne lui a pas fait place, ce qui suit est sans effet. Car celui qui s'est entièrement disposé au combat contre le plaisir ne saurait tomber sous les traits d'une passion particulière, mais celui qui a fait place au commencement de la passion a fait place en lui en même temps à la bête tout entière.

Aussi après avoir exposé tout cela, celui qui avoue publiquement de telles passions reprend-il en résumé son discours. En effet, après avoir dit au début : «J'ai agrandi mon ouvrage,» il ajoute maintenant aussi, après la présentation du passé point par point : «Je suis devenu puissant,» montrant que sa connaissance des adversaires ne lui a pas été donnée par des choses insignifiantes, mais que son expérience a atteint pour ainsi dire le faite de la grandeur, au point qu'il n'y a aucun souvenir que ses prédécesseurs en aient obtenu une égale. Il dit en effet : «Je

suis devenu puissant et je me suis élevé plus que tous ceux qui ont existé avant moi à Jérusalem»; et c'est maintenant qu'il découvre le but pour lequel, après avoir d'abord été formé à la sagesse parfaite, il est descendu jusqu'à l'expérience de telles réalités. Car, dit-il, «ma sagesse s'est tenue près de moi.» Par ces paroles, il signifie : Grâce à la sagesse, j'ai exploré toute pensée de jouissance, et ma pensée s'est arrêtée au plus haut sommet de ce que j'y trouvais. En effet, ce que je voyais s'est allié à mon désir, et, par le plaisir des spectacles, mon choix s'est rassasié des objets de désir, de sorte que je n'ai rien laissé de côté de ce que l'on connaît pour en jouir : au contraire, mon lot de biens a été de prendre part à ce qui procure du plaisir. Et cela me paraît ne signifier rien d'autre que : J'ai retenu en moi toute pensée de jouissance en récoltant la joie que procurent les événements comme celle que procure un bien que l'on possède. «Je n'ai tenu mon coeur à l'écart d'aucune joie, dit-il, mon coeur s'est réjoui dans toute ma peine, et cela a été mon lot pour toute la peine que je prenais», et par «lot», il veut dire «acquisition».

Il a donc exposé en détail la volupté, en ayant parcouru du début à la fin et exposé par son discours tout ce qui suscite les plaisirs chez ceux qui en jouissent, les beautés des maisons, les vignes, les potagers, les bassins, les jardins, la domination sur ses congénères, la surabondance des richesses, les préparatifs pour les agréments des banquets, tous les «délices», comme il les nomme lui-même; sa sagesse y a passé son temps, les explorant et l'amenant à réfléchir à tout ce dont il dit avoir joui par toutes sortes de sensations, ses yeux trouvant ce qui conduit au plaisir et son âme possédant sans entrave tout ce qu'elle désirait. C'est alors qu'il interprète la première parole qu'il avait prononcée dans le prologue de son discours : il y affirmait que toutes choses étaient vaines. C'est, dit-il, en considérant ces réalités qu'il a donné son avis sur la vie humaine : Tout est vanité,» tout ce que la sensation regarde et tout ce que les hommes font pour obtenir de la joie. «J'ai considéré tous les ouvrages que mes mains ont faits, et toute la peine que j'avais eue à les faire, et voici : tout est vanité et choix du vent, et il n'y a pas d'avantage sous le soleil.» Car toute la puissance et la force des sensations se limitent à la vie sous le soleil : aller au delà et concevoir les biens transcendants, la nature sensible ne le peut pas. Après avoir examiné tout cela et les autres choses semblables, il enseigne donc à ne s'émerveiller pendant cette vie devant aucune de ces réalités-ci, richesses, honneurs, domination sur les inférieurs, satisfactions, voluptés, banquets et tout ce qui est réputé avoir de la valeur, et à voir qu'unique est leur terme à toutes : la vanité, à laquelle on ne peut trouver d'avantage durable.

Ainsi en effet, ceux qui écrivent sur l'eau produisent l'écriture avec leur main en traçant les traits des caractères sur la surface de l'eau, mais il ne reste aucune trace de traits imprimés, et ce n'était que l'acte d'écrire qui faisait leur empressement à écrire – car sans cesse la surface de l'eau suit la main et efface ce qui a été tracé –; de la même façon tout empressement et toute activité procurant de la jouissance disparaissent avec elle. En effet, dès que l'activité a cessé, la jouissance elle aussi s'évanouit, et rien n'a été mis en réserve pour la suite, aucune trace ni reste de joie n'a été laissé pour ceux qui se réjouissent, une fois que l'activité dépensée à ce plaisir s'est arrêtée. C'est ce que signifie le texte en disant : «Il n'y a pas d'avantage sous le soleil» pour les hommes qui peinent pour ce qui s'achève en vanité. Puissions-nous nous en tenir à l'écart, par la grâce de notre Seigneur Jésus Christ, à qui est la gloire pour les siècles. Amen.